

Laurence Croix¹

Je parlerai sans doute mal d'Anne-Lise. Comment être à la hauteur ?

Je l'entends me dire « Eh bien alors, tais-toi ! »

....

Oui, je devrais me taire, mais Anne-Lise a été si importante dans ma vie de fille, de petite fille, de femme et d'analyste que j'ai envie de partager avec ses amis quelques-uns de mes souvenirs d'amitié, d'intimité, ces anecdotes qui, avec elle, se transforment en fondements vitaux, en vérités, ces petites consistances de la vie, qui nous font basculer dans un autre rapport au réel, une autre approche du réel ; sans elle ce réel qui n'aurait sans doute jamais vu le jour dans l'œuvre de Lacan.

Parce qu'elle a été une de ces très rares personnes qu'il peut nous être donné de rencontrer, qui nous donne la force de vivre, de survivre, qui m'a donné les moyens, avec mon analyse, mon Anne-Lise, d'affronter la bêtise et la violence ordinaire.

Elle m'a apporté aussi une forme de tolérance et d'ouverture à l'autre, elle savait épingler des signifiants qui se baladent comme cela « au grès du vent » pour les rendre signifiant justement pour tout un chacun. Elle avait cette exceptionnelle ouverture à l'inconscient.

Toi Anne-Lise, qui venait des camps, tu m'as aidée à vivre. Tu n'en revenais pas comme tu le disais souvent, car on n'en revient pas des camps.

Tu nous as quittés dans le silence, avec ton corps à nouveau décharné.

J'ai rencontré Anne-Lise, j'avais environ 25 ans, pour l'interviewer pour une petite revue que j'avais montée — *Scansions* — et tout de suite j'ai su que je rencontrai enfin ce que j'attendais depuis longtemps : cette parole vraie, sa parole, cette lucidité, ce regard si juste et si tranchant sur la condition humaine, sur soi, sur l'autre et l'humanité toute entière.

En quelques heures, elle était devenue pour moi une mère, qui savait entendre et me comprendre, une grand-mère à qui je pouvais me confier et un grand-père aussi, celui qui ne pouvait rien me dire de sa déportation et des morts de sa famille.

¹ Texte d'hommage lu à la Chambre funéraire des Batignolles, le 21 mai 2013. *NDLR*.

Et puis notre dialogue s'est prolongé sur plusieurs années, sans que je ne lui pose plus de questions...

Elle me parlait, elle disait que je comprenais vite, mais souvent seul mon corps semblait encore répondre à ses mots comme cette nuit dans sa maison en Normandie toutes les deux face à la cheminée. Elle parla de l'horreur, du quotidien au camp. Je me levais d'un coup pour courir dehors sous la neige et vomir l'horreur, quand je revenais, elle me regardait et poursuivait, elle savait que je devais savoir, que je voulais entendre, parfois malgré moi. Elle était comme cela Anne-Lise, elle témoignait, elle transmettait, elle donnait à l'autre qui le voulait, sans rien demander en échange et savait que ce réel qui nous avait détruits, pas que dans notre histoire familiale, qui avait détruit une part d'humanité de l'homme, devait se dire pour nous rendre en partie cette humanité perdue.

Vous me permettrez d'associer librement sur une autre anecdote. Un été à Saint-Gildas, alors que nous arrivions sur la plage, je découvrais pour la première fois son numéro tatoué sur l'avant-bras. Je restais inerte, elle l'avait vu, elle voyait toujours tout Anne-Lise, et elle me dit « tu viens on va se baigner ». Elle est entrée naturellement dans l'eau, j'ai pris un petit moment pour lui emboîter le pas, j'ai voulu la suivre mais l'eau était glacée, elle s'éloignait déjà et je criais « Anne-Lise, c'est trop dangereux, l'eau est trop froide, reviens ! ». Elle était déjà loin quand je me suis dit que c'était vraiment dangereux de laisser une femme de son âge si loin du bord dans cette eau glacée, j'ai nagé très vite pour la rattraper, mais arrivée auprès d'elle, elle était calme et heureuse et se laissait bercer par les vagues. Ce jour-là j'ai compris qu'elle n'avait besoin de personne, qu'elle était forte et robuste Anne-Lise, et ce qu'elle pouvait nous donner c'était pour nous, que pour nous et pas pour recevoir une compassion ou un apitoiement quelconque.

Curieusement, ces derniers jours, ce qui m'a été le plus présent à l'esprit, ce sont nos fous rires. Nous pouvions rire souvent avec Anne-Lise, que ce soit en chantant, comme elle me l'a appris, des comptines aux vaches (ce que je ne manque jamais de refaire à chaque occasion de voir des vaches, essayez, vous verrez, elles adorent ça) ou encore à la Closerie des Lilas où nous allions souvent déjeuner ou dîner.

Chacun qui l'a connue a pu constater cette exceptionnelle acuité qu'elle avait d'entendre tout... et nous riions sans jugement ou autre petitesse, des voisins de table, des gens, collègues ou amis, mais surtout des hommes. Ces hommes qu'elle aimait tant, elle les aimait tant, jusque dans leur désuétude. Elle savait les aimer comme ils étaient, elle savait aimer

vraiment. C'était une femme, c'était, d'abord et tout simplement une femme.

Elle savait décrypter derrière quelques mots ou attitudes, la souffrance, les symptômes et vices cachés. Elle comprenait vite, très vite. Tous ceux que nous avons pu rencontrer ou que je lui présentais, immédiatement elle savait tout ou presque sur eux et elle ne se trompait jamais !

Ce savoir, c'est elle qui le détenait, mais elle savait généreusement le partager, certainement dans son séminaire, mais constamment, partout et en tout lieu, quel que soit son état, elle était à l'écoute aigüe de l'autre.

Comment ici, en quelques mots, témoigner que c'est grâce à elle que j'ai su travailler auprès d'enfants ou comment elle a sauvé certains de mes patients ?

Comme ce jeune homme, ancien enfant du placard, grand mélancolique et toxicomane, qui ne pouvait dire que « je suis un déporté d'Auschwitz » et moi, jeune clinicienne, qui n'acceptais pas cette « transposition ». Tu m'as expliqué et dit « oui lui il a le droit de se dire ancien déporté », ce qui lui a sans doute sauvé la vie, changeant fondamentalement mon écoute, il ne répéta pas ses terribles suicides et trouva quelques raisons de vivre, de survivre...

Ou, alors que j'étais désemparée de n'avoir pas trouvé de poste en psychiatrie adulte et que la clinique d'enfants m'effrayait, Anne-Lise a su trouver les mots justes pour que du jour au lendemain, je puisse travailler pendant de longues années avec les mères et puis plus tard en devenir une.

C'est à ce moment-là, il y a 10 ans, que nous nous sommes un peu perdues de vue, après notre dernière vraie discussion (nous avons eu d'autres courts échanges après) où elle me défendait de donner un prénom juif à mon enfant : « Appelle le Pierre, Paul ou Jacques mais rien de juif. » Elle avait encore raison et finalement, elle était encore plus maternelle que je ne le pensais, elle savait ce qu'il fallait pour le protéger et moi, qui ne l'ai pas écoutée cette fois-ci, je l'ai exposé.

Elle savait, elle était ce devoir de mémoire pour nous les analystes, les femmes les hommes, les filles et fils de... et me revient en mémoire ce poème de Primo Lévi que vous connaissez qui s'intitule *Si c'est un homme* (publié au début de l'ouvrage qui porte son nom).

Mais Anne-Lise Stern, c'est bien sûr d'abord cet enseignement qu'elle nous laisse dans son sublime ouvrage *Le savoir-déporté, camps, histoire, psychanalyse*. Ce savoir qui nous enseigne à tous, analystes, qui transcende son expérience des camps.

Anne-Lise Stern, qui a osé intellectuellement travailler *La nuit de cristal*, et même Auschwitz, comme des formations de l'inconscient.

En repérant ce *Witz* dans Auschwitz, elle fait avancer la psychanalyse d'un grand pas que nous ne mesurons pas tous encore. Même dans le *Lager* de Primo Lévi il y avait un *Witz*, un Monowitz (c'était le nom de son camp).

Ceux qui croient pouvoir se dispenser de ta transmission, comment pourraient-ils au moins comprendre pourquoi ces signifiants ne cessent d'être opérants dans nos souffrances individuelles et collectives actuelles et à venir ?

Angelo Rinaldi écrivait à propos de Primo Lévi « si la littérature n'est pas écrite pour rappeler les morts aux vivants, elle n'est que futilité ». Au-delà du témoignage, Anne-Lise Stern, avec *Shoah*, de Claude Lanzmann, qu'elle admirait tant, a su donner forme à ce réel, sans le travestir, le faire réalité psychique, pour tous.

Tu ne pouvais pas mourir, tu ne devais plus mourir, tu étais cet indestructible de l'irréductible de l'humain, comme cet os de la cheville (dont j'ai oublié le nom aujourd'hui) dont les nazis n'ont jamais su se débarrasser.

Savoir-déporté, savoir sur l'humain, extrême et unique lucidité qui était la tienne. Certains parlaient d'intuition, terme trop mystique à mon goût, d'autres t'ont même traité de folle, mais les fous n'ont-ils pas raison ?

Tes coups de gueule nous manqueront Anne-Lise,
Anne-Lise tu vas me manquer, tu vas nous manquer,
et merci pour tout ce que tu as pu nous apporter.

Un instant, je me tenais toute droite. Puis, délibérément, je fermai les yeux et me donnai, en un abandon de tout mon être, au vide qui m'aspirait. [...] J'avais l'expérience maintenant de cette grève de la volonté de vivre, grisante en un sens.